

versité ne doit pas ressembler de point en point à une autre Université. D'une région à une autre de la France, varient le sol et la flore, la langue quelquefois, et toujours les souvenirs historiques et l'activité économique. Aussi l'Université, école universelle et nationale, doit-elle être régionale. Sur un fond commun permanent, elle admet, elle recherche des variétés et des particularités. A Bordeaux, elle saura que Bordeaux est un grand port et que la vigne croît dans le Bordelais, à Lyon, que les ouvriers de la Croix-Rousse travaillent la soie. Partout elle s'enquerra du passé; à Toulouse et à Montpellier, elle se souviendra qu'une civilisation a vécu jadis dans le pays de la langue d'oc, différente de celle des pays de la langue d'oïl. Elle s'intéressera à sa région, qui, en revanche, s'intéressera à elle. Dans l'unité de la République, elle éveillera des énergies, dont l'activité concurrente enrichira l'esprit national. En comparaison de l'Université ainsi comprise, c'est une chose vieille et morne, les Facultés d'autrefois, à type uniforme, et qu'on eût pu transporter de Rennes à Toulouse, ou de Bordeaux à Nancy, sans qu'elles eussent à changer une ligne de leur affiche.

« Université, école universelle; Université, école nationale; Université, école régionale; vers cette idée triple et une convergent en bon ordre tous les efforts qui ont été faits depuis vingt ans. L'esprit scientifique a pénétré dans toutes nos facultés qui, lorsqu'elles ont été consultées sur le projet de création d'Universités, ont écrit elles-mêmes dans leurs délibérations la théorie de l'école universelle. Dans les villes universitaires, la jeunesse s'est groupée en Sociétés où sont entrés les maîtres. Là, on n'est plus étudiant ou professeur en droit, en médecine, en sciences ou en lettres: on est étudiant, tout court; professeur, tout court; on est un jeune ou un ancien; on est des compagnons de la vie intellectuelle et morale, animés d'un même esprit, l'esprit national.»

C'est la mise en application de ces principes que la jeunesse universitaire de la région du Nord va bientôt célébrer, et nous avons été heureux de voir que le Canada n'a pas été oublié que la jeune France a été conviée à prendre part aux réjouissances scolaires de la vieille mère-patrie.

Les étudiants de Laval ont accepté avec empressement.

Les facultés de droit et de médecine ont délégué MM. Alphonse Archambault, Eugène Bastien, Arthur Berthiaume, Joseph de Boucherville, Joseph Mainville, A. Miquelon, H. Desloges et tous ceux qui voudront bien se joindre à eux.

Quel n'est donc pas, sinon notre étonnement, du moins notre dégoût de voir s'élever dans certain milieu

un mouvement hostile à cette grande démonstration de fraternité française.

Oui, la *Croix* a jeté l'alarme et toutes les oies du Capitole gloussent à qui mieux mieux.

« Mais savez-vous bien disent-ils que ce n'est pas l'Université Catholique qui vous a invités, mais l'Université laïque! »

Et puis après ?

Les Canadiens, une fois pour toutes, sont-ils destinés à ne faire que des pèlerinages et à ne se présenter en public que vêtus de la robe de bure et le chapelet au côté ?

Il y a pourtant des limites à pareilles insanités.

Nos étudiants sont-ils destinés à être des sacristains qu'on ne leur permettrait plus même de regarder en face le monde tel qu'il est ?

C'est tout simplement ridicule et d'autant plus honteux qu'il n'y a là dedans qu'une question de boutique et de gros sous, absolument comme dans la question des écoles du Manitoba.

Croit-on que ce soit pour le salut des âmes qu'on veut défendre aux jeunes universitaires de Laval de franchir le seuil de l'Université de Lille ?

Non, bien sûr, et un jeune docteur Masson, qui s'est cru bien fûté, a, dans une correspondance parue dans la *Minerve*, montré le bout de l'oreille.

Le parti clérical et royaliste français entretient à Lille une université catholique où tous les fils de nobles hobereaux de la province viennent en amateurs étudier le droit ou la politique pour exercer ensuite les talents acquis sous les yeux de leurs bons apôtres de maîtres en soutane, non pas à gagner leur vie d'un honnête travail—ils n'en ont pas besoin—mais à faire de la politique et à jeter la perturbation dans la France des travailleurs.

Cette université engouffre chaque année les millions des familles riches et M. le Dr. Masson a bien mauvaise grâce de railler la pénurie dans laquelle se trouvaient à ses côtés les Facultés officielles.

Eh bien oui, l'Université catholique avait drainé la fortune et l'argent; il ne restait aux Facultés de l'Etat que la clientèle pauvre, les sujets d'élite obligés de gagner leurs grades à la sueur de leur front.

Là se formaient les hommes: là-bas, se confectionnaient les moutardiers du duc d'Orléans.

Et cette belle jeunesse, riche, comblée, se réjouissait de voir le pauvre peuple gémir de ne pouvoir profiter des facilités que lui aurait assurée une coopération généreuse et fraternelle.

L'histoire de Lille est celle du Manitoba, où depuis cinq ans on exige du colon catholique qu'il ne fasse pas instruire ses enfants, plutôt que de les faire instruire dans une école publique.